

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

VII

Il se glissa dans l'entre-bâillement et disparut.
Cinq minutes plus tard, il reparut.

— Vous pouvez sortir ; il n'y a personne, dit-il.

— Co qui prouve que nous sommes dans notre quartier, dit don Fabian gaiement.

— Eh ! senores, dit Sidi Muley qui avait poussé une reconnaissance, vonez par ioi, je voux aller au diable dix ans plus tôt, si je n'aperçois pas notre maison.

— Comment, ici ? fit don Luis scandalisé.



Don Luis s'embusqua derrière le rocher, un revolver de chaque main et son chien à ses côtés.

On sortit ; Angel Crotal referma le pan de muraille pour bien indiquer la façon d'ouvrir et de fermer.

— Vous êtes à dix pas de la place, dit-il, vous n'avez plus besoin de moi.

Il disparut dans le souterrain, et les aventuriers demeurèrent seuls.

— Où diable ! sommes-nous ici ? dit don Jose en riant.

— Tout ce que je sais, c'est que nous sommes dans la ville, fit don Estevan en regardant autour de lui.

— Et dans une ruelle boueuse et infecte, dit don Luis en se bouchant le nez.

— Non, pas tout à fait, reprit en riant Sidi Muley, mais là, sur cette place.

— Il y a une place ! nous sommes sauvés ! s'écria don Fabian, Angel Crotal est un grand homme !

— Il nous l'avait dit, fit don Jose.

En effet, cette ruelle infecte et boueuse, bordée de bouges honteux et plus que suspects, dans laquelle pour rien au monde la police n'osait même pénétrer en plein jour, avait son entrée sur la place, alors complètement déserte, de Necoatlán.

En face même de la ruelle s'élevait sur le côté opposé de la place la maison louée par les chefs de la Cuadrilla des Cortacaminos.

— Allons, allons, nous n'avons pas perdu notre journée, dit don Jose en se frottant les mains.

— Ni notre soirée non plus, il me semble, fit don Estevan.

— Senores, dit don Fabian, la vérité est que depuis notre arrivée à Mexico, nous n'avons pas perdu notre temps.

M. Sidi Muley ouvrit le guichet et ils entrèrent.

Toutes les maisons de Mexico, nous parlons de celles qui méritent ce nom, sont construites à peu près sur le même modèle et décorées de balcon en saillie.

Elles se composent généralement de quatre corps de bâtiments avec deux patios ou cours.

Les plus hautes n'ont qu'un étage au-dessus de l'entre-sol ; on habite seulement les appartements supérieurs ; le rez-de-chaussée est occupé par les magasins et les boutiques ; nous avons dit pourquoi.

Sur les deux côtés de la cour s'étend un "zaguan," espèce de vestibule qui permet de gagner à pied sec le bel escalier de pierre qui conduit au premier étage ; là une galerie couverte, ornée de vases de fleurs et d'arbustes, même au grand salon et aux autres pièces de l'appartement.

Du temps des Espagnols les appartements étaient en général très mal distribués et presque toujours enfilade, ce qui était très incommode ; mais depuis la guerre de l'Indépendance, les architectes étrangers, Français, Anglais et Italiens, ont remédié à ces défauts, et aujourd'hui on est aussi confortablement logé dans la grande cité mexicaine, que dans n'importe quelle capitale européenne ; toutes les maisons sont couvertes en terrasses, et beaucoup d'entre elles métamorphosées en jardin, ce qui produit de loin l'effet le plus charmant et le plus pittoresque.

La maison de la place de Necatitlan louée par don Estevan, ressemblait à toutes les autres, sauf qu'elle avait une huerta ou jardin.

Il était près de quatre heures du matin, don Jose ordonna à Cuachillo de préparer quelques rafraîchissements, un ambigo quelconque.

Les quatre amis, suivis pas à pas par Diamant, montèrent au premier étage ; leur surprise fut grande en arrivant sur la galerie, d'apercevoir la lumière d'une lampe s'échappant par la porte entr'ouverte d'un fumoir installé à la turque et donnant sur le grand salon.

— Il paraît qu'il n'est pas couché, dit don Jose.

— Il aura voulu attendre notre retour, répondit don Estevan.

— Notre longue absence l'aura sans doute inquiété, fit don Fabian.

Seul don Luis ne dit rien.

Les jeunes gens se hâtèrent de traverser le salon.

— Arrivez donc ! s'écria une voix bien timbrée, j'ai fumé je ne sais combien de cigares en vous attendant.

— Nous voici, général, nous voici ; dit gaiement don Estevan.

Et les quatre amis pénétrèrent dans le fumoir.

Un homme jeune encore, c'est-à-dire âgé de quarante à quarante-deux ans au plus, de haute taille, aux traits d'une beauté mâle et sympathique, éclairés par un regard de feu, et de manières élégantes, était à demi couché sur un divan fort bas ; en apercevant les jeunes gens il se leva, jeta son cigare et s'avança vers eux la main tendue.

— Chut, don Estevan ! dit-il avec un charmant sourire, vous oubliez nos conventions.

— C'est vrai, senor, pardonnez-moi, la langue m'a fourché.

— Bon, je vous pardonne, cher ami ! oh ! l'admirable animal ! s'écria-t-il tout à coup en caressant Diamant qui lui avait mis les pattes de devant sur les épaules, et le léchait en poussant ces petits cris plaintifs dont il avait l'habitude.

— Il appartient à notre ami, notre frère de cœur, don Luis Pérez, que j'ai l'honneur de vous présenter, senor.

— Et dont vous m'avez tant parlé ainsi que votre frère. Je suis heureux de vous connaître, caballero, voici ma main, il ne tiendra pas à moi que nous ne soyons amis, senor don Luis.

— C'est déjà fait, senor...

— Don Gregorio, quant à présent, interrompit-il avec un fin sourire.

— Va pour don Gregorio, dit don Luis gaiement.

Les deux hommes échangèrent une chaleureuse étreinte.

— Figurez-vous que nous avons une croyance, une superstition, nommez cela comme il vous plaira, senor, dit don Estevan.

— Qu'est-ce donc ? demanda don Gregorio.

— C'est que Diamant, c'est le nom de ce bel animal, possède un instinct infailible pour reconnaître nos amis.

— Aussi quand il caresse quelqu'un à première vue ? demanda don Gregorio.

— C'est un ami, dit vivement don Luis.

— J'espère qu'il ne se sera pas trompé, dit en riant don Gregorio.

— Son instinct est infailible, reprit don Estevan, il faut en prendre votre parti.

— Je le crois bien, et quand il montre les dents ?

— C'est un ennemi ; il a voulu deux ou trois fois dévorer don Lope de Tordesillas que vous connaissez.

— Oh ! alors cela est concluant.

On se mit à rire.

— Prenez donc un cigare, dit don Gregorio.

— Non pas, nous mourons de faim, on nous dresse un ambigo.

— Per Dios ! j'ai faim aussi d'avoir tant fumé ; je vous tiendrai compagnie.

— A la bonne heure !

— Ah ! ça, d'où sortez-vous ainsi, coureurs de nuit que vous êtes.

— Nous vous raconterons cela à table, senor dit don Jose.

— En buvant du verre de champagne à notre nouvelle naissance, dit don Luis.

— Ce sera de grand cœur.

— Et tenez, voilà Sidi Muley qui nous vient avertir.

En effet Sidi Muley parut sur le seuil de la porte.

— Vous êtes servis, caballeros, dit-il.

— Allons nous mettre à table, dit gaiement don Estevan.

— Ma foi oui, dit don Fabian, on n'est bien que là par le temps qui court.

— Pas de politique à quatre heures du matin ! s'écria en riant don Gregorio.

— En effet, c'est trop tôt, ou trop tard, dit don Estevan sur le même ton.

— Laissez donc ces vainqueurs de carrefour savourer leur victoire ; qui sait combien de temps ils ont encore à vivre ? ajouta don Jose avec un ricanement railleur.

— Jo n'ai fait que passer, ils n'étaient déjà plus ! déclama emphatiquement don Luis en Français.

On rit beaucoup de cette boutade poétique.

— Pardieu ! vous êtes un excellent compagnon ! je suis heureux de vous connaître ! s'écria don Gregorio en serrant la main du jeune homme.

On passa dans la salle à manger, où une table attendait admirablement servie.

Le temps est déjà loin où les Mexicains n'avaient pas encore l'habitude des meubles européens, et dans leurs appartements nus, fumaient leurs cigarettes ou leurs cigares, accroupis sur leurs «pétates» à la mode orientale, et mangeaient des haricots rouges au piment dans leur cuisine en compagnie de leurs domestiques.

Les choses ont marché depuis quarante ans ; aujourd'hui le luxe des ameublements est poussé à l'extrême ; les Mexicains sont devenus hommes du monde ; le confort est aussi apprécié et aussi répandu à Mexico que dans n'importe quelle ville du vieux monde.

Aujourd'hui, les dames mexicaines n'oseraient point, comme elles le faisaient encore il y a quelques années, aller se promener à l'Alameda ou au paseo de Bucarelli étendues dans leurs voitures la cigarette aux lèvres, bien coiffées avec des diamants et des perles au cou et aux oreilles, mais enveloppées d'un grand châle cachant le reste de leur toilette, laquelle n'était presque toujours qu'un déshabillé fort peu décent ; il n'y avait de bien que ce que l'on pouvait voir du dehors, et encore ne l'apercevait-on qu'à travers d'épais nuages de fumée.

Les Européens ont modifié tout cela, le Mexique n'est plus reconnaissable, grâce à Dieu ; pour retrouver les anciennes coutumes espagnoles, il faut maintenant les aller déterrer jusqu'au fond des provinces les plus éloignées.

Nous ne parlons, bien entendu, ici que des gens comme il faut : ce que l'on nomme là-bas la « gente décente » ; quand au peuple, plus attaché à ses coutumes, il les a conservées presque intactes avec une foule de vices de plus, voilà tout ; quand au reste, il a gardé tout le côté pittoresque et pittoresque de son caractère et de ses mœurs, où la barbarie et la civilisation se coudoient sans cesse.

Les convives prirent place autour de la table, et le souper commença par une attaque vigoureuse sur les mets les plus résistants.

Lorsque les premiers assauts eurent été livrés, et que l'appétit se fut un peu calmé, la conversation qui, jusque-là avait un peu erré à l'aventure, se régularisa et ne tarda pas à devenir sérieuse.

Tout en gardant le secret le plus absolu sur leurs affaires particulières, don Estevan et ses amis expliquèrent le motif de leur absence, en racontant la trahison dont avait été victime don Luis ; de quelle façon ils l'avaient délivré, et avaient en même temps trouvé le moyen de se faire un ami du lieutenant don Andrés Bravo, commandant l'escorte qui emmenait à Mexico don Luis prisonnier et enchaîné comme un malfaiteur vulgaire.

— Au reste, ajouta don Jose en terminant sa narration, il faut rendre cette justice au lieutenant, qu'il est le seul qui ait tenté de résister à notre attaque.

— Votre absence m'est expliquée maintenant, vous devez avoir eu fort à faire ; je connais ce lieutenant Andrés Bravo ; c'est un honnête homme et un brave soldat ; mais vous savez comment vont les choses dans notre malheureux pays : les soldats et les officiers sont si mal payés, qu'ils sont contraints, pour vivre, de chercher des ressources précaires de tous les côtés pour ne pas mourir de faim ; de là, le discrédit dans lequel notre armée est

tombée ; il ne faut pas trop en vouloir à ces pauvres diables, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer.

— C'est à peu près l'avis général, dit don Estevan, croyez-vous que cet homme serait une bonne recrue ?

— Excellente, reprit don Gregorio ; don Andrés est un vieux soldat connaissant bien son métier, appartenant à une excellente famille ; il est très répandu, très aimé et possède une réelle influence.

— Comment se fait-il, qu'avec toutes qualités, il ne soit que lieutenant ?

— Précisément pour cette raison qu'il les possède, cher don Estevan ; don Andrés ne traîne pas son sabre dans les antichambres, il n'intrigue pas, il se contente de faire consciencieusement son devoir, vous comprenez !

— Parfaitement, señor. C'est malheureux.

— Très malheureux, mais si jamais...

— M'autorisez-vous, interrompit don Jose, à m'aboucher avec lui ?

— Oui certes, car ce serait une excellente carte dans notre jeu si nous l'avions avec nous.

— Vous m'autorisez par conséquent à lui faire certaines promesses.

— Toutes celles qu'il vous plaira, cher don Jose, jusqu'au grade de colonel ; je réparerai ainsi une oriante injustice ; cette mesure, j'en suis certain, serait approuvée dans l'armée, surtout par ses anciens camarades, et ils sont nombreux ; d'ailleurs, je vous le répète, don Andrés Bravo a véritablement droit à cet avancement qui s'est trop longtemps fait attendre.

— C'est dit, don Gregorio, je me charge de cette affaire ; demain, c'est-à-dire aujourd'hui même, car le soleil ne tardera pas à se lever, je verrai le lieutenant don Andrés Bravo et je réussirai à l'amener à nous.

— Dieu le veuille ! mais je n'ose l'espérer.

— Bah ! s'écria don Estevan en riant, vous ne connaissez pas mon frère, señor ; il n'y a pour lui que l'impossible qui soit possible ; il réussira puisqu'il s'y est engagé.

Sur ces entrefaites, le soleil s'était élancé au-dessus de l'horizon et le jour avait chassé les ténèbres, déjà un certain bruit se faisait au dehors.

La ville s'éveillait.

Les cinq convives quittèrent la table, se serrèrent la main et chacun se retira dans son appartement.

Don Luis alluma un cigare et descendit dans le jardin, il ne se sentait aucune envie de dormir, il avait au contraire besoin de respirer l'air frais du matin, afin de remettre un peu d'ordre dans ses idées.

Le jardin était vaste et très ombreux, dans certaines parties il affectait même des allures de parc.

Depuis quatre ou cinq ans la maison n'avait pas été louée ; le propriétaire s'était contenté de tenir la maison en ordre et de ne pas la laisser détériorer, sans s'occuper du jardin, dont les plantes, les arbres et les arbustes avaient poussé en pleine liberté, lançant des jets dans toutes les directions, empiétant sans cesse sur les allées qui, en beaucoup d'endroits, avaient complètement disparu.

Dans une contrée où la végétation est si riche et si luxuriante, où tout croît avec une si grande rapidité, on devine quel feuillage, quel tohu-bohu, quel enchevêtrement de branches, de lianes et de buissons s'étaient développés en cinq ans.

Le jardin avait pris l'apparence d'une forêt vierge ; c'était

un véritable chaos, dans lequel il était très difficile de s'ouvrir passage et presque impossible de se diriger.

Don Luis, quo Diamant suivait pas à pas, absorbé complètement dans ses pensées, ne remarquait rien de tout cela, suivant, pour ainsi dire instinctivement, les sentes, car les larges allées de ce parc n'étaient plus que des sentes étroites; don Luis s'engagea sous le couvert, sans même savoir où il allait, marchant au hasard et s'abîmant de plus en plus dans ses pensées.

Il marchait ainsi lentement à l'aventure, depuis près d'une demi-heure, lorsqu'une plainte douce de Diamant l'éveilla pour ainsi dire en sursaut.

Don Luis s'arrêta, leva la tête, et regarda autour de lui avec surprise, n'apercevant que des arbres pressés les uns auprès des autres et des buissons épais qui lui masquaient la vue, et ne comprenant pas comment il était venu là.

Dans le premier moment il crut être en pleine campagne, mais l'obscurité de cette supposition se présenta aussitôt à sa pensée et la lui fit rejeter.

Cependant Diamant fixait sur lui son regard presque humain et semblait solliciter son attention en se serrant contre lui avec force.

Don Luis connaissait son chien; il comprit que quelque chose d'inolite se passait auprès de lui; il essaya de voir à travers les branches, ce lui fut impossible: il prêta l'oreille, un murmure confus de voix, mais bas et indistinct, parvint jusqu'à lui.

Le jeune homme était armé; la situation exceptionnelle dans laquelle il se trouvait, exigeait qu'il fût toujours en mesure de résister à une attaque quelconque.

En effet, à la suite de son duel avec don Jope de Tordeillas, le général, alors gouverneur de la Sonora, avait fait mettre sa tête à prix.

Les Mexicains, descendants des Espagnols si fiers, si à cheval sur le point d'honneur et dont l'épée sautait seule hors du fourreau pour venger la plus légère injure, ont, par une étrange anomalie, défendu le duel et odieté contre lui les peines les plus sévères; comme mesure générale, cette défense n'avait rien que de très logique; le duel aujourd'hui n'est plus dans nos mœurs; mais les Mexicains ont poussé cette mesure jusqu'à l'absurde en l'interdisant, surtout aux officiers, sous peine de dégradation immédiate et de prison, sans préjudice d'une amende considérable.

Don Luis avait l'habitude du désert; il savait poser en marchant le pied avec assez de légèreté pour ne pas produire le plus léger bruit; après avoir, d'un signe, recommandé le silence à Diamant, il appliqua un masque sur son visage, et s'avança à pas de loup du côté où le bruit des voix se faisait entendre.

Au bout de cinq minutes, il fut assez rapproché pour comprendre quelques mots; il continua à marcher jusqu'à ce qu'il eût atteint un monceau de roches entassées les unes sur les autres dans un désordre factice, et du sommet desquelles jaillissait en cascade un mince filet d'eau: ces rochers avaient sans doute, à une époque, servi à l'ornementation du parc.

Don Luis s'embusqua derrière ce rocher, un revolver de chaque main et son chien à ses côtés.

Alors il regarda.

A cinq ou six pas précisément de l'endroit où il était caché, don Luis aperçut deux hommes ou plutôt deux leperos deguenillés, assis l'un près de l'autre sur des pierres lour servant de sièges et causant, la cigarette à la bouche, en hommes qui ont toute espèce de raisons pour se croire à l'abri d'un danger quelconque.

Les premiers mots que don Luis entendit lui firent d'abord

supposer que ces deux hommes parlaient de lui; mais bientôt il reconnut qu'il se trompait.

— Vois-tu, Casucho, disait l'un, grand diable sec comme un morceau de bois, dont la figure en lame de couteau avait une expression basse et repoussante, vois-tu, Casucho, il a réussi à s'échapper, c'est vrai, mais ce n'est pas à un malin comme moi qu'on fait voir le tour! je l'ai suivi sans qu'il s'en doute, et je l'ai remis, mon bonhomme.

— Et tu dis que sa tête a été mise à prix par le nouveau président, Masamora? demanda l'autre, taillé à peu près sur le même modèle que le précédent, mais plus jeune et doué d'une face de chat-tigre blême et grimaçante.

— C'est cela même, compadre, le mot ne me revenait pas, répondit Casucho, dix mille piastres, rien que cela! faut-il qu'il ait envie de le prendre, hein?

— Le fait est qu'on ne payerait pas aussi cher pour nous mettre la main dessus l'épaule, fit l'autre en riant.

— Savoir, Masamora, savoir, compadre, nous valons bien notre prix, dit Casucho avec fatuité, si tu veux nous partagerons en frères que nous sommes, pas vrai? et nous ferons le coup à nous deux.

— Humph! c'est chanceux; s'il résiste?

— C'est vrai y a ça; mais dame! tu sais, c'est une chance à courir.

— Je préfère autre chose; en as-tu parlé à quelqu'un?

— A personne qu'à toi.

— Si nous prenions le Pelon avec nous?

— Pourquoi pas tous nos amis? tu es fou, Masamora; et le bénéfice?

— C'est vrai, sans compter que je connais le Peters Batt, il voudrait la plus grosse part.

— D'ailleurs, il n'y a pas de danger, il est seul.

— Comment, tout seul ici?

— Oui, après qu'il a été entré, ceux qui l'accompagnaient ils étaient cinq, je les ai comptés, sont restés deux ou trois heures avec lui, puis ils sont sortis et ne sont pas revenus.

— En es-tu sûr?

— Valga me Dios! que tu es porfiado, compadre! quand ils ont quittés la maison je les ai suivis, ils sont sortis de la Ciudad par la barrière de San Lazaro, ils sont entrés dans le meson de San Miguel, tu sais?

— Oui, oui, connu, va toujours.

— Ennuyé de les attendre, j'ai fait le signal à Felipe: il est venu; alors je lui ai demandé des renseignements; il m'a répondu que c'étaient des "costenos," qui se sauvaient de Mexico, de peur d'être arrêtés; qu'ils se rendaient à l'abba pour de là gagner au plus vite la Vera-Cruz.

— Alors tu es parti?

— C'est-à-dire que j'ai fait semblant de partir, je me suis caché et j'ai attendu jusqu'à cinq heures du matin.

— C'est drôle cette histoire-là?

— Mais non, je ne trouve pas, elle me semble toute simple au contraire.

— Je me méfie toujours des choses trop simples; dit Masamora en hochant la tête.

— Oh! toi d'abord tu te méfies de tout!

— Je suis prudent, c'est une qualité.

— Oui, mais dont tu as fait un défaut; voyons, fais-tu l'affaire avec moi? j'ai un moyen infaillible.

— Explique-le.

— Il est bien simple.
 — Oh ! toi, tout te paraît simple.
 — Tu vas en juger.
 — Va, je t'écoute.
 — D'abord il faut que l'affaire soit faite aujourd'hui, à cause des Bernardines; demain, tu sais ?
 — Oui, les deux dames que nous devons soit disant faire échapper, pauvres petites ! au lieu que...
 — Silence, donc ! interrompit brutalement Casucho.
 — Bah ! puisque nous sommes seuls.
 — C'est égal, trop parler nuit.
 — Et trop gratter cuit ; va, je t'écoute, fit-il en riant.
 — Voici mon plan en deux mots : nous restons ici à dormir, ou à fumer comme il te plaira, jusqu'à l'heure de la Siesta...
 — Très bien.
 — Et quand notre homme se sera endormi, nous nous emparerons de lui à l'improviste.
 — Il y a une idée.
 — Acceptes-tu ?
 — Ma foi oui, ton plan me séduit.
 — Malgré sa simplicité ?
 — Peut-être.
 Ils se mirent à rire comme deux tigres qui se poulèchent.
 — Une idée, dit Casucho.
 — Encore !
 — Toujours ; si au lieu de dormir, nous faisons un monte ?
 — Tiens, c'est vrai, mais je n'ai pas un tlaco.
 — Canarios ! moi non plus ; comment intéresser la partie ?
 — Jouons l'honneur.
 — Heu ! c'est bien usé, fit Casucho en allongeant la lèvre inférieure.
 — Alors jouons sur parole ?
 — J'aime mieux cela ; combien ?
 — Une piastro.
 — C'est dit, sur quoi ?
 — Sur notre affaire, caraï !
 — Alors nous vendons la peau de l'ours ?
 — Je le crois bien, il ne nous échappera pas celui-là.
 — En effet cela me semble difficile.
 — Tu as des cartes ?
 — Et toi aussi ?
 — Les deux bandits retirèrent à la fois chacun de leur faja un jeu de cartes grassex.
 Ils se mirent à rire.
 La partie s'engagea aussitôt.
 Les deux leperos jouaient avec autant d'ardeur que si leur enjeu n'eût pas été imaginaire.
 Ils ne parlaient plus que du jeu, du dos de Bastos et du cinque de Copas, du diez d'Espadas, ou du nuevo de Oro.
 Don Luis s'assit sur une pierre, ouvrit son portefeuille, déchira une page blanche, écrivit quelques mots au crayon ; plia la feuille en quatre, après avoir relu ce qu'il avait écrit, puis il attacha solidement le papier au collier de Diamant, et d'un geste muet, il lui ordonna de partir.
 Le chien sembla comprendre ; il remua la queue, et se glissant à travers les fourrés, il disparut presque instantanément.
 Don Luis reprit son embuscade.
 Près d'une heure s'écoula ainsi.
 Les deux bandits jouaient toujours.
 Les chances paraissaient être égales : ce qui n'était pas éton-

nant, les deux leperos devant être de même force.

Le jeu semblait être très animé et absorber complètement les deux adversaires.

Tout à coup don Luis sentit qu'on le tirait doucement par derrière.

Il se retourna vivement.

Diamant était de retour, un papier était attaché à son collier ; don Luis s'en empara vivement et le lut du regard :

— Bon ! murmura-t-il.

Et il le mit dans sa poche.

(A SUIVRE

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

AVIS. — Depuis quelques semaines, beaucoup de nos souscripteurs ne se donnent pas le trouble de faire enregistrer les valeurs qu'ils désirent nous faire parvenir, et la conséquence de cette négligence est que bon nombre d'entr'elles ne nous sont jamais parvenues. Pour obvier à cet état de chose, nous prions nos abonnés de nous faire parvenir ce qu'ils nous doivent au moyen de MANDATS-POSTE ou par LETTRE ENRÉGISTRÉE.

En aucun cas, nous ne serons responsables d'aucune perte de ce genre, excepté si l'on voit à été fait tel que ci-dessus indiqué.

LES ÉDITEURS.

LE TESTAMENT SANGLANT

DEUXIÈME PARTIE

I

TRENTE ANS APRÈS.

La suite nous apprendra quels événements avaient pu amener à se rencontrer dans le même salon et dans des conditions de politesse affectueuse l'époux de l'infortunée Clotilde et l'ami du malheureux Gaston de Torvaz.

Pour le moment, il suffit de dire qu'Elzéar de Varni était le fils d'une seconde femme du vicomte, morte depuis plusieurs années, et dans des circonstances douloureuses qui ne sont pas étrangères à ce récit.

Au moment où se reçoivent mes Mémoires, Elzéar de Varni s'approcha de la mariée avec une politesse exquise, et lui dit en s'inclinant à demi devant elle :

— Veuillez m'excuser, madame, si je me prive du bonheur que j'avais espéré de danser avec vous le premier menuet ; c'est à grand peine que je me suis dérobé, pour une heure, au poste que m'assignait mon devoir de bon mari ; et ce n'est pas vous, j'en suis sûr, qui me blâmez, si j'avoue que j'ai hâte d'aller voir ce qui se passe chez moi...

— Oh ! monsieur ! se hâta de répondre Agricol, pendant qu'Adeline, rouge et confuse, balbutiait quelques monosyllabes malgré la reconnaissance et la joie que nous cause votre précieuse présence, je me reproche toutes les minutes que vous perdez ici : au moment où je parle, madame de Varni peut-être...

— Non, pas tout à fait encore, reprit en souriant Elzéar ; j'ai dit qu'on vint me chercher tout de suite, s'il y avait lieu mais il n'en est pas moins vrai que, dès ce matin, ma chère Adrienne a commencé à ressentir les premiers symptômes...

Vous connaîtrez cela l'année prochaine ! ajouta Elzéar en se tournant de nouveau vers Adoline, dont il redoubla le trouble et la rougeur.

— Ah ! monsieur ! vous voulez plaisanter, mais je suis homme à ne pas vous faire mentir, répondit gaiement Agricol : vos exemples sont trop excellents à suivre !

— Ainsi donc, vous ne m'en voulez pas trop si je vous quitte ? dit Elzéar en serrant cordialement la main d'Agricol.

— Nous vous remercions deux fois : d'abord, d'avoir bien voulu venir ; ensuite, de nous associer à ce moment rempli pour vous d'émotions si douces et si vives.

Oui, monsieur retournez auprès de madame de Varni ; nos vœux vous y suivent : et que, cette nuit, un beau garçon, bien frais et bien rose, vienne réjouir votre noble cœur et perpétuer votre noble race !

Pendant qu'il prononçait ces derniers mots avec l'enthousiasme et l'abandon familiers à son âge, une pâleur soudaine envahissait le visage de Dominique, placé derrière lui.

Il tressaillit, comme si ces simples paroles l'avaient rejeté en face d'une réalité terrible, et ce mouvement d'inquiétude ou d'épouvante devint plus marqué encore, lorsque le vieux vicomte, lui frappant doucement sur l'épaule, lui dit avec une tristesse qu'il ne cherchait pas à dissimuler :

— Et moi aussi, maître Ermel, je vous demande la permission de me retirer ; moi aussi, j'ai hâte de retourner auprès de ma belle-fille, et de savoir si, en me donnant un petit-fils, elle fera luire encore un rayon de bonheur dans mon âme si cruellement éprouvée ; d'ailleurs, vous le savez, tout m'interdit les fêtes de ce monde : mes souvenirs, mes chagrins, ce deuil que j. porterai toute ma vie !

— Croyez bien, monsieur le vicomte, reprit respectueusement le notaire, que je ressens, comme je le dois, l'honneur que vous nous avez fait en consentant ainsi à rompre vos habitudes sédentaires pour venir assister au mariage de mon fils...

Le vicomte de Varni, s'appuyant alors sur le bras de son fils, jeta un coup d'œil rapide autour de lui, adressa un salut poli, mais froid, aux personnes de sa connaissance ; puis, prenant définitivement congé des maîtres de la maison, il sortit à pas lents, accompagné de Dominique et d'Agricol, qui insistèrent pour le reconduire jusqu'au bas de l'escalier.

Un instant après, un des clercs de l'étude s'approcha de Dominique, et lui dit à l'oreille qu'un étranger, accompagné d'un enfant de treize à quatorze ans, venait d'entrer dans son cabinet et demandait à lui parler.

Bien que cette annonce n'eût rien en elle-même de très extraordinaire, Dominique se sentit saisi d'un frémissement invincible. Il se leva sans mot dire et se dirigea vers son cabinet, situé à l'autre extrémité du premier étage.

L'homme qu'il y trouva, et qui restait debout à l'attendait, était d'une haute stature, d'une figure mâle, énergique, fortement accentuée, à laquelle le contraste de ses cheveux presque blancs avec les tons bronzés de son teint ajoutaient un caractère particulier.

La coupe et l'ensemble de ses vêtements avaient quelque chose d'étranger ; il portait de longues bottes noires à l'écuillère sur une culotte de velours noir.

Un pourpoint de voyage de même étoffe, un manteau brun, un feutre à larges bords, complétaient ce sévère costume.

L'enfant auquel il donnait la main, et qui se collait à lui, en regardant à droite et à gauche avec un air d'étonnement et de

curiosité craintive, était admirablement beau, mais il y avait dans cette beauté même je ne sais quoi de sauvage et d'inquiétant.

Dominique Ermel avait à peine eu le temps de se remettre de son trouble, que l'inconnu, jetant sur lui un regard rempli d'un feu sombre, tempéré par une indicible mélancolie, lui dit en assez bon français :

— Suis-je donc si changé par les chagrins et par l'âge, que mon plus vieil ami ne me reconnaisse pas ?...

Une idée, un souvenir, un frisson traversa l'âme de Dominique comme une pointe d'épée.

— Claude Rioux ! o'écoria-t-il en frémissant.

— Non : mais Claude d'Arrioules ! reprit l'étranger, il n'y a plus de Claude Rioux ; trente ans ont passé sur l'évasion de Toulon ; la prescription est acquise : et d'ailleurs, aucun regard humain, excepté le vôtre, ne pourrait aujourd'hui reconnaître mes traits ; n'est-ce pas Dominique ?...

— C'est vrai, dit le notaire ; puis il ajouta après quelques moments d'hésitation :

— Ce bel enfant est sans doute le vôtre, celui de l'infortunée Julie ?

— Oui, répondit Claude : Jérôme, poursuivit-il en s'adressant au jeune garçon, baise la main de monsieur...

Jérôme s'avança, ses grands yeux bruns toujours fixés sur Dominique avec leur expression d'étonnement presque farouche ; il essaya de lui prendre la main pour obéir à son père ; maître Ermel ne lui en laissa pas le temps, et, se penchant vers lui, il l'embrassa avec une douloureuse tendresse.

— Comme il ressemble à sa mère ! bégaya-t-il après un nouveau silence.

— Et la ressemblance ne se borne pas aux traits du visage, reprit Claude. Vous allez voir !

— Jérôme, dit-il à son fils, qu'éprouves-tu pour la mémoire de Gaston et de Clotilde ?

Une sorte d'admiration enfantine se peignit sur le visage de Jérôme.

— Bien, mon fils... Et pour le vicomte de Varni ?...

Dominique tressaillit, en lisant sur cette figure si belle et si jeune, l'expression soudaine d'une haine instinctive et féroce.

— Vous le voyez, dit alors Claude au notaire, je ne me lasse pas d'obéir à la voix qui nous crie du fond de la tombe.

Je prépare mon fils, dès ses plus jeunes années, à continuer un jour ma tâche.

Je suis fidèle au serment du 10 octobre 1756. Et vous, Dominique ?

Maître Ermel baissa les yeux et ne répondit pas. Claude reprit :

— Je viens vous demander compte de ce que vous avez fait jusqu'ici ; je viens convenir avec vous de ce que nous aurons désormais à faire ; pouvez-vous m'accorder quelques heures d'entretien ?

— Mais, répondit timidement Dominique, j'ai marié mon fils aujourd'hui ; ce bruit que vous entendez d'ici, c'est celui de la fête de famille par laquelle nous célébrons ce mariage... !

— C'est vrai : de la musique ! un violon ! interrompit Claude avec une sombre ironie : au fait, vous êtes heureux, vous : vous avez vu paisiblement grandir votre fils sous l'œil vigilant de sa mère ; rien n'a troublé la douceur de votre union avec cette chère Antoinette, à qui son bon ange a caché les mystères terribles qui nous lient à la mémoire de Clotilde et de Gaston !...

Je comprends que cette félicité paisible vous ait amolli le cœur, et que vous commenciez à oublier !...

— Eh bien ! reprit le notaire, je vais faire dire au salon qu'une affaire importante et imprévue me retiendra ici une partie de la nuit.

Claude je suis à vos ordres !

D'Arrioules défit son manteau, dont il enveloppa Jérôme qu'il établit sur deux chaises, pensant que le sommeil ne tarderait pas à le gagner.

Pendant ce temps, maître Efmel jeta dans l'étre quelques brassées de menu bois, afin de réchauffer cette pièce qu'octobre avait déjà rendue froide et humide : ensuite les deux amis s'installèrent au coin de la cheminée, et tous deux restèrent un moment silencieux, courbés sous le poids de leurs souvenirs.

II

LES SOUVENIRS.

Tout ce que purent se dire Dominique et Claude, dans ce sombre tête-à-tête où le notaire se trouvait jeté au sortir des joies paisibles d'une nèce de famille, nous le retrouvons dans une correspondance qui fait partie essentielle de ces Mémoires.

DOMINIQUE A CLAUDE.

« 3 mai 1757.

« Je fais passer, mon cher Claude, chez les banquiers Ciliano et Buonaresta, de Florence, une somme de vingt mille francs, payable à votre ordre, et provenant de la succession de notre chère et infortunée vicomtesse. Le reste suivra de près, jusqu'à solde entière ; car vous devez comprendre avec quelle scrupuleuse exactitude je tiens à m'acquitter de cette dette sacrée.

« Ainsi que nous en sommes convenus en nous séparant, ces banquiers, avec lesquels l'étude Margerin entretenait depuis longues années une correspondance et des relations suivies, nous serviront d'intermédiaires, jusqu'à ce que je sache d'une manière positive où vous fixez votre aventureuse destinée.

« Vous ne serez connu chez eux que sous le nom de C. d'Arrioules, gentilhomme français forcé de chercher un asile en Italie, à la suite d'un enlèvement ou d'un duel : votre Julie est assez belle pour autoriser la première de ces suppositions, et vous avez l'air assez résolu pour justifier la seconde.

« Je joins à mon envoi le récit rapide des événements accomplis après votre départ.

« De qui vous parlerais-je d'abord, si ce n'est d'Antoinette ?

« Je renonce à vous dire quel a été son désespoir lorsque, déjà brisée par la mort de madame de Varni, il a fallu lui apprendre que Julie avait disparu, et que tout se réunissait pour faire croire à sa mort et à la vôtre.

« En effet, mon cher Claude, vos ordres avaient été fidèlement exécutés ; vous aviez pensé que pour être plus sûrs de remplir tôt ou tard la mission de vengeance que nous léguait madame de Varni, mieux valait vous faire passer pour morts, Julie et vous.

« J'ai agi en conséquence ; le lendemain de votre départ, des lambeaux de votre casaque de galérien, le ruban noir que Julie nouait d'habitude autour de sa coiffe, et la croix qu'elle portait sur sa poitrine, ont été trouvés au bord de la mer, du côté de Porquerolles ; la croix était enveloppée dans un morceau de papier sur lequel on lisait ces mots : « Pour Antoinette. »

« Comme rien n'est plus facile, surtout à l'aide des imagina-

tions méridionales, que de donner de la consistance à une nouvelle tragique, j'ai réussi aisément à faire prévaloir le bruit, assez vraisemblable du reste, que vous vous étiez évadé pour revoir Julie encore une fois ; que, sûr d'être repris, vous aviez mieux aimé mourir, et que Julie, la tête perdue par suite des lugubres scènes auxquelles elle venait d'assister, folle de douleur et d'amour, n'avait pas voulu vous survivre et s'était jetée dans la mer avec vous, en laissant un souvenir pour sa compagne.

« Ah ! j'ai eu besoin de tout mon courage pour maintenir et accréditer cette fable.

« Antoinette, si calme et si douce d'ordinaire, se tordait à mes pieds, en me suppliant, les mains jointes, de lui laisser un peu d'espérance : dix fois, j'ai été sur le point de lui tout révéler ; mais je me suis souvenu des ordres que vous m'aviez donnés avec tant de force et d'énergie.

« Il me semblait que, depuis la mort et le testament de madame de Varni, c'était vous qui deveniez l'arbitre de notre avenir, vous qui aviez le plus souffert !

« Sur ces entrefaites, M. de Varni est arrivé : il a tout appris en même temps, la mort de sa femme, la disparition et la mort probable de Julie et de vous.

« Je ne sais si ce méchant homme a été dompté par cet amas de victimes, frappées, tuées, perdues par lui ; mais le fait est que je l'ai vu pâlir et chanceler, et que, depuis ce moment, sa conduite a été un sujet de surprise pour tous ceux qui connaissent cet immense orgueil, cette volonté de fer, ces passions implacables. Sa conduite envers moi a été surprenante. Je redoutais, je l'avoue, l'effet que produirait sur cette âme ombrageuse et altière le testament de madame de Varni qui m'instituait son unique héritier... Eh bien ! pas un muscle de son visage n'a trahi ni mécontentement ni rancune.

« Il a affecté de croire, et je n'ai rien négligé pour l'affermir dans cette opinion, que sa femme, au moment de mourir, voyant auprès de son lit les deux compagnes, les deux amis de son enfance, et ne pouvant rien faire pour Julie à cause de votre condamnation, avait reporté sur Antoinette toutes ses pensées bienfaisantes, s'était demandé de quelle façon elle pouvait aplanir le seul obstacle qui me séparait d'elle, et avait dicté ce testament, pour qu'au moins son regard, avant de se fermer pour jamais, pût s'arrêter sur une consolante image.

« Telle était d'ailleurs l'opinion d'Antoinette et de son père, et telle est l'explication qu'à adoptée M. de Varni.

« Encouragé par son empressement à ratifier le testament de sa femme, M. Margerin m'a alors présenté à lui comme son gendre et successeur, en lui demandant de ne pas retirer sa confiance à une Étude qui s'égarquouillissait de le compter au nombre de ses clients.

« Le vicomte à alors fixé sur moi son regard sombre et hautain ; soit que ma physionomie lui ait paru réunir les conditions d'honnêteté désirables, soit qu'il fût poursuivi par une pensée de réparation envers sa victime, il a fait un signe d'assentiment, et m'a dit même d'assez bonne grâce qu'il resterait toujours fidèle à une Étude où d'honorables traditions allaient se continuer en ma personne.

« Claude ! n'y a-t-il pas quelque chose de providentiel (j'allais dire de fatal) dans cette rencontre qui, cinq ou six jours à peine après la catastrophe et le pacte du 10 octobre, établissait ainsi un premier lien entre l'homme désigné à notre vengeance et un de ceux que madame de Varni a choisis pour instruments ?

« Quoi qu'il en soit, après avoir sondé l'argent à pleines mains à Avignon et à Hyères, après avoir fondé des dotations pieuses dans plusieurs églises où l'on priera jour et nuit pour la défunte ; après avoir fait, en un mot, tout ce qu'il a fait à sa place l'époux le plus aimant et le plus affligé, le vicomte est reparti pour Paris, où il va probablement chercher des distractions nouvelles dans les soucis de l'ambition ou dans l'entraînement des plaisirs.

« Hélas ! mon cher Claude ! voici qu'un bulletin funèbre se rencontre sous ma plume. Le père Thibaut n'a pu survivre à la disparition de sa fille.

« Vous savez sans doute que depuis l'horrible épisode de l'inondation, ses facultés mentales étaient affaiblies. Il n'avait jamais compris grand'chose à tous ces événements, sinon que Jane était au désespoir, que vous étiez au large, et qu'il y avait peut-être là-dessous un mystère plus épouvantable encore. Jugez quel nouveau coup a dû atteindre ce cerveau déjà ébranlé, lorsque à mon retour d'Hyères j'ai été forcé de lui annoncer que madame de Varni était morte, que Julie avait disparu, que des sinistres indécis nous faisaient croire à sa mort et à la vôtre. Là encore j'accomplissais votre ordre, j'étais cruel pour vous obéir.

« Il n'a pas pleuré, mais il a éprouvé une commotion intérieure à la suite de laquelle il lui est devenu impossible de marcher et de parler : il s'est traîné ainsi pendant tout l'hiver, je ne puis vous rendre l'impression de tristesse qui me serrait le cœur, lorsque j'entraï dans la salle basse de ce cabaret qui me rappelait tant de souvenirs, et que j'y trouvais ce vieillard moribond, muet, dont l'œil terne semblait sans cesse chercher un visage absent. Au reste il n'a jamais été un instant délaissé.

« Antoinette avait voulu remplacer Julie, elle l'a soigné avec un dévouement incomparable.

« A la fin, il y a trois semaines, par une tiède soirée de printemps, le pauvre vieillard s'est éteint : nous étions auprès de lui ; Antoinette agenouillée à ses pieds ; deux ou trois voisins groupés dans la chambre ; il m'a semblé que ses lèvres remuaient ; je me suis penché vers lui, et dans ce souffle imperceptible j'ai cru démêler le nom de Julie ; alors il m'est venu une bonne inspiration.

« Voyant que Thibaut n'avait plus que quelques instants à vivre, qu'il ne pouvait parler, que notre secret ne pouvait plus être trahi, je lui ai dit à voix basse :

— « Julie n'est pas morte ; elle est heureuse ; elle vous prie de la bénir.

« Sans doute, lorsque approchent les étonnements de la mort, aucune surprise terrestre n'est plus possible, car Thibaut n'a pas eu l'air de douter de mes paroles ; il m'a regardé avec une expression indicible de joie et de remerciement, et en inclinant la tête, pour faire signe qu'il me croyait.

« Puis, étendant ses mains dans le vide comme pour bénir, il les a laissés retomber sur Antoinette, et, le sourire aux lèvres, il a rendu le dernier soupir.

« Maintenant, mon ami, pour ne pas finir ma lettre d'une manière aussi triste, je vous dirai qu'enfin, après les préliminaires et les transactions d'usage, maître Margerin vient de me céder son étude, et que je suis depuis huit jours le mari d'Antoinette. Oui, Antoinette est à moi ; je ne sais comment j'ai eu le courage de vous parler d'autre chose que de mon bonheur, et maintenant il me semble que je n'ai plus la force de vous en parler ; la seule idée de ce bonheur fait palpiter mon cœur et trembler ma main...

« Mes lèvres enivrées ont pu sécher, dans ses yeux si doux, d'autres larmes que des larmes de tristesse. J'ai vu ce front céleste pâlir, rougir, et pâlir encore... Oh ! restez silencieuses et voilées, ivresses d'un amour sans bornes, chastes et brûlantes extases ! ou plutôt, Claude, avez-vous besoin qu'on vous dise ce qu'on éprouve en tombant ainsi, après de longs jours de douleur et d'attente, aux pieds de sa bien aimée ?

« Vous aussi, au moment où je vous écris, vous pressez peut-être dans vos bras votre adorable Julie, vous aussi vous apprenez comment peuvent s'oublier et s'oublier tant d'heures de souffrances et d'angoisse.

« Quo dis-je ? votre félicité doit être plus immense encore que la mienne. N'avez-vous pas été mille fois plus malheureux ? Passer des tortures du baignoïr dans les bras de Julie, n'est-ce pas un rêve ? Et ce rêve impossible, inouï, vous l'avez réalisé... Claude, il me reste encore à vous faire un aveu. Ces ineffables délices je les dois, comme vous, à madame de Varni, l'infortunée avait espéré pour elle-même un sort pareil au nôtre. Le voyant s'évanouir et ne lui laisser qu'une réalité affreuse, elle a tourné ses regards vers ceux qui avaient souffert pour elle, avec elle, et elle nous a légué ce bonheur dont elle se sentait déshéritée.

« Voilà ce que je me redis sans cesse : ma fortune, ma joie, le sourire d'Antoinette, les souvenirs du passé, les émotions du présent, tout me parle de madame de Varni ; son image est constamment présente à ma pensée ; et plus elle a fait pour moi, plus je devrais être prêt à accomplir ses ordres suprêmes... Eh bien ! il y a des moments où cette image m'importune, où l'idée de ce testament dont elle nous a fait les exécuteurs passe sur mon bonheur comme un nuage, et où Antoinette me demande, avec une surprise inquiète, pourquoi cette mélancolie soudaine, inexplicable, qui assombrit tout à coup mon front...

« Je le sens, mon cœur n'était pas fait pour haïr ; je serais mort mille fois pour madame de Varni ; j'aurais donné mon sang pour qu'elle fût heureuse ; mais aujourd'hui je ne suis plus à la hauteur du rôle que sa main mourante m'a tracé.

(A CONTINUER).

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

« LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C^{ie},

Boîte 1938, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Ste-Thérèse